

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49753

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Peter BLICKLE, Thomas ADAM (Hg.), *Bundschuh. Untergrombach 1502, das unruhige Reich und die Revolutionierbarkeit Europas*, Stuttgart (Franz Steiner) 2004, 297 p., ISBN 3-515-07761-8, EUR 56,00.

Le Bundschuh, le terme désignant la chaussure des paysans et des artisans, tenue par des lanières entrelacées, par opposition à la botte éperonnée du chevalier, constitue le symbole de la sédition antinobiliaire. Ce terme est plus précisément appliqué à un ensemble de soulèvements survenus à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle dans la région rhénane. Il apparaissent les signes avant-coureurs de la grande guerre des paysans de 1525, l'un des chocs sociaux les plus graves qu'ait connu l'Europe des débuts des Temps Modernes.

C'est à l'occasion de l'anniversaire du Bundschuh d'Untergrombach, survenu en 1502, que s'est réuni à Bruchsal, du 11 au 13 avril 2002, un colloque international dont M. Peter Blickle, professeur à l'université de Berne, a assuré la publication des actes. Ces communications ont été réparties autour de trois thèmes. Tout d'abord, une série de monographies locales présente les différents mouvements insurrectionnels. On appréciera, en particulier, celle de M. Georges BISCHOFF, de l'Université de Strasbourg, sur le Bundschuh en Alsace (p. 53–79) qui évoque de façon particulièrement vivante le personnage emblématique de Joss Fritz, et comporte des cartes et des illustrations fort utiles. Également, les études consacrées aux événements de 1513 et 1517, dues à Horst BUSZELLO et Rolf KÖHN (p. 80–139). La seconde partie du volume comporte un ensemble de travaux opérés dans un cadre plus large: le Wurtemberg et Bade, la Suisse (p. 183–215). Enfin, on trouvera dans la dernière partie, des résultats de recherches consacrées au «droit paysan» et à «l'utopie d'une société chrétienne», dues à des professeurs britanniques et américains (p. 237–296). L'ouvrage comporte des reproductions de gravures évoquant les soulèvements suisses (p. 199, 205, 217) étudiés par Andreas WÜRGELER et Claudius SIEBER-LEHMANN. Tout au long de la lecture de cet ensemble d'études, toutes d'excellente qualité, on se demande si, comme le pense Peter Blickle, la recherche inlassable de la liberté (conçue non pas comme une notion abstraite, mais comme la volonté de pouvoir disposer de sa personne, du fruit de son travail et de prendre part à la vie de la communauté) ne serait pas le moteur principal des affrontements entre les *laboratores* et les deux autres ordres.

René PILLORGET, Paris

Heinrich RÜTHING (éd.), *Die Chronik Bruder Göbels. Aufzeichnungen eines Laienbruders aus dem Kloster Böddeken, 1502–1543*, Bielefeld (Verlag für Regionalgeschichte) 2005, 544 p. (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Westfalen, XLIV – Quellen und Forschungen zur Kirchen- und Religionsgeschichte, 7), ISBN 3-89534-567-9, EUR 49,00.

Cette édition de la chronique du frère Göbel est à la fois un monument d'érudition et un texte passionnant. Göbel, dont on sait seulement qu'il est vraisemblablement originaire de Cologne, vit une des périodes les plus troubles de l'histoire de l'Église et de l'Empire. Prévost (prefectus) à Böddeken, monastère qui compte plus de 200 frères, il gère leurs affaires financières, aux ramifications multiples, les représente à Rome, va d'église en taverne, sait écouter et noter en marge de ses comptes les événements qui le troublent profondément. C'est ce déchirement qui traverse le texte rédigé en bas-allemand et en un latin phonétique appris dans les conversations journalières qui font la qualité, le charme et l'intérêt du texte.

Les témoignages directs pour cette période ne manquent pas. On pense aux lettres d'Erasme, aux «Tischgespräche» de Luther. Ce qui distingue le témoignage du frère Göbel c'est son réalisme cru et l'ouverture sur la réalité journalière d'une communauté monastique importante et sa place dans une église tourmentée.



Rüthing, qui fait état des contributions de ses élèves à ce travail impressionnant, retrace en introduction la biographie du frère Göbel. L'appareil scientifique qui accompagne cette »esquisse d'une longue vie« (Rüthing) met l'accent sur le caractère d'histoire sociale du milieu monastique westphalien, dont les travaux de Karl Hengst, publiés dans la même série de la commission historique, rendent compte depuis 1992. Les longs voyages du frère Göbel, qui se désigne lui-même comme »servus inutilis«, font qu'il dépasse de loin l'horizon d'expérience des frères qu'il est censé servir. Ses observations tiennent compte de *beyden siden* (des partis adverses) et se veulent d'une actualité brûlante. À l'actualité ressentie comme douloureuse se joint l'expérience de l'âge. Si l'on admet l'hypothèse que Göbel était né avant 1468, il aurait dépassé 75 ans sans pour autant cesser d'accomplir des missions à Brunswick, Hildesheim ou Zwolle. Son attention se porte à l'ensemble des *nye thidinge* (événements récents), y compris le discours théologique de ceux qu'il considère comme adversaires de l'Église.

De lecture difficile à cause des problèmes linguistiques qu'elle pose, la chronique du frère Göbel est un témoignage majeur pour la période de la Réforme qui ne devrait manquer dans aucune bibliothèque.

Jochen HOOCK, Paris

Manuel FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, *Johanna die Wahnsinnige 1479–1555. Königin und Gefangene*. Aus dem Spanischen übersetzt von Matthias STROBEL, München (C. H. Beck) 2005, 228 S., ISBN 3-406-52913-5, EUR 19,90.

Der spanische Historiker Manuel Fernández Álvarez gilt als einer der besten Kenner Spaniens im 16. Jh. Schon die vorherigen Publikationen »Felipe II y su tiempo« (1998) und die beiden Bände zur Zeit Philipps II. in der Reihe »Historia de España« (2002) prägte der Stil, der auch sein neuestes Werk zur tragischen Figur Johannas der Wahnsinnigen kennzeichnet. Einfühlsam und anschaulich führt der Autor durch das Leben Johannas, wobei eine Fülle von Quellenzitaten von den akribischen Archivstudien des Autors zeugen und eine schöne Bebilderung das insgesamt gut lesbare Porträt abrundet. Die narrative Kompetenz des Autors ist unbestritten, seine Sachkenntnis gleichfalls. Erstaunlich ist hingegen die mangelnde Distanz zur Protagonistin seiner Studie. Allzusehr verfällt er in die Rolle des Verteidigers, ja des Bewunderers, was im Vorwort in der recht kitschigen Bemerkung, gerichtet an den Leser, gipfelt: »Und so hoffe ich, daß auch Sie sie [d. i. Johanna] in ihr Herz schließen werden« (S. 9).

Doch erst zum Inhalt: In 16 Kapiteln verfolgt der Autor den Werdegang der Tochter der Katholischen Könige bis zu ihrem bitteren Ende, wobei die ersten beiden Kapitel eine Einführung in das Zeitalter und den damaligen Hexenglauben bieten. Gerade dieser wird zu Beginn des Bandes derart zur »entscheidende[n] Frage« (S. 34) aufgebaut, daß man sich wundert, warum dieser Aspekt bei der Schlußbetrachtung nur noch am Rande erwähnt wird. Nach den beiden einleitenden Kapiteln folgen 14 chronologisch strukturierte Abschnitte. Als Tochter Isabellas von Kastilien und Ferdinands von Aragón 1479 geboren, ereilte sie 1496 im Alter von 16 Jahren das Schicksal vieler Prinzessinnen ihrer Zeit: Die Heiratspolitik der Katholischen Könige, die die Isolation Frankreichs zum Ziel hatte, brachte sie an den Hof in Brüssel, wo sie Philipp den Schönen ehelichte. Laut Fernández geriet Johanna dort in den Sog zweier Gefühle: erstens der depressiven Stimmung des herbstlichen Flandern und zweitens der krankhaften Eifersucht, die die zahllosen Affären Philipps in ihr auslösten. Erste Aggressionen brachen sich Bahn. 1497 bzw. 1500 starben Johannas Brüder Johann und Michael, 1504 ihre Mutter Isabella, so daß nun Ferdinand und Johannas Mann Philipp um den Thron wetteiferten. In diesem Machtkampf zwischen Vater und Ehemann, bei dem sich Philipp der Schöne zunächst durchsetzen konnte, sprach man